Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 15

Artikel: Au concert militaire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211226

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

est rempli de fiel, d'exagération et d'injure... Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale. »

Larifla. — C'est à moi que ce discours s'adresse ?

Clairon. — Dame! je ne vois pas trop à qui...

Larifla (*vexé*). — C'est bien, Clairon! C'est bien! Monsieur Lariflette est là (*avec amertume*) dans son cabinet. Et si vous désirez lui parler. .

Clairon (*imperturbable*). — Mais comment donc? Avec plaisir! C'est par ici, n'est-ce pas?

Larifla. — La porte à gauche, oui!

Clairon se lève et, d'un pas décidé, se dirige vers le cabinet du directeur. Au moment où elle met la main sur la poignée de la porte, Larifla se précipite.

Larifla. — Clairon!

Clairon (*faisant volte-face*). — Plaît-il?

Larifla. — Clairon! Ma petite Clairon! Pardonnez-moi!...

Clairon (*sur un ton de reproche*). — Fi, le vilain jaloux!

Larifla. — Ainsi donc, je devrais supporter sans murmurer les impertinences d'un monsieur...

Clairon. — Dites d'un pauvre homme qui, hissé brusquement sur le pavois, n'a pas su résister à la griserie de l'altitude. Et c'est cela qui vous indigne! Mais, mon cher, on ne devient pas alpiniste du premier coup. Il faut de l'entraînement. Monsieur Lariflette a été ébloui, il a eu le vertige...

Larifla (*amer*). — Le vertige des grandeurs!

Clairon. — C'est très humain, cela. Il faut lui pardonner... Larifla, venez-vous asseoir là, près de moi. N'est-ce pas que vous lui pardonnez?

Larifla. — Comme vous êtes bonne, Clairon! Et quelle belle petite âme que la vôtre! (*avec un soupir*). Et moi qui n'ai rien compris, rien deviné, qui, bêtement, hier soir, vous prenant pour une autre, vous offrait du champagne! Vous ne m'en voulez pas, Clairon?

Clairon. — Mais pourquoi donc! Je l'adore, moi, le champagne!

SCÈNE V

Lariflette. — Larifla. — Clairon.

Lariflette (*s'inclinant*). — Madame...

Larifla (*à Clairon*). — Monsieur Lariflette, rédacteur, mon collègue et ami! (*à Lariflette*) Mademoiselle Clairon, l'aimable artiste que tu as souvent eu l'occasion d'applaudir au théâtre..

Lariflette (*s'inclinant*). — Mademoiselle, charmé, croyez-le...

Clairon (*faisant une gracieuse révérence*). — Votre servante, monsieur! Imaginez que j'étais là en train de faire de la morale à cet excellent Larifla...

Lariflette. — Tiens! Tiens! Et l'élève s'est montré docile?

Larifla. — Tu vas voir! Mademoiselle Clairon cherchait à me faire comprendre la laideur et la bassesse de ce sentiment qui se nomme la jalousie. J'ai compris! Tout à l'heure, Lariflette, j'ai prononcé des paroles que je regrette...

Clairon (*bas à Larifla*). — Très bien, Larifla.

Larifla (*tendant la main à Lariflette*). — Je te prie de me pardonner.

Lariflette (*ému*). — Te pardonner, mon vieux Larifla? Mais c'est moi, au contraire, qui te dois des excuses... Ah! puis, j'en ai assez du fardeau des honneurs. Si tu savais ce que ça pèse! Je m'ennuie à mourir, dans ce bureau directorial. Désormais, nous travaillerons, ici, comme autrefois. Je vais écrire le fameux article sur l'Albanie. Tu soigneras ton chien écrasé...

Larifla. — Et Clairon corrigera les épreuves!

Clairon (*frappant des mains*). — C'est cela! Bravo! Oh! Non, mais, ce qu'on va rire! *Un drame sur la ligne de Ceinture! Le mystère de la rue Chandelle! Horribles détails!*

Lariflette. — Après quoi, mes enfants, le journal bouclé, je vous emmène!

Clairon. — Où donc?

Lariflette. — Faire du reportage... à la campagne!

Larifla. — Ça, c'est une idée! Et dire que sans Clairon nous risquions de ne jamais nous réconcilier. Où donc la vertu va-t-elle se nicher?

Clairon (*joyeusement*). — Mais au théâtre, quelquefois!

M.-E. T.

Au concert militaire. — Un amateur s'avance vers l'un des musiciens :

— Seriez-vous assez aimable, mon ami, pour me dire quel est le morceau qu'on vient de jouer?

Le musicien consultant son carton :

— C'est le numéro neuf, monsieur.

MARCHE ET BIVOUAC EN MONTAGNE

Une alarme nous a réveillés avant l'aube et, lestés d'une goutte de thé, nous partons pour gravir la montagne au pied de laquelle, depuis quelques semaines, nous refaisons une pénible école de recrues. Dans la fraîcheur du matin, nous marchons avec entrain, excités par l'attrait de la nouveauté, par la joie d'un changement de vie nécessaire et très désiré, satisfaits aussi par l'idée d'atteindre cette cime audacieuse et fière qui, depuis si longtemps, nous écrasait de sa masse formidable et de voir enfin s'ouvrir à nos yeux de plus larges horizons. Bientôt, en effet, nous dominons la vallée qui déroule devant nous son panorama de champs, de bois, de villages, et le ruban d'argent de son fleuve, et le ruban d'acier du chemin de fer, témoin de tant d'heures de garde... nous découvrons, minuscules, les lieux qui nous sont familiers, les chemins parcourus, le champ où nous avons fait du « drill » à si forte dose.

A l'orient le ciel est tout en or; les cimes avoisinantes baignent déjà dans l'éclatante lumière du soleil, tandis que sur la plaine l'ombre s'atténue, se fait plus légère et plus douce. Nous jouissons autant que possible de cette exquise matinée de septembre, mais le sac pèse lourdement et la pente devient raide. Nous avons quitté la route militaire, que nous retrouverons plus haut, et nous gravissons le sentier rapide, taillé dans le rocher de ***. L'immense « colonne par un » s'échelonne le long du chemin et avance d'une marche lente, mais régulière; les fusils, placés en travers du sac, gênent passablement et heurtent fréquemment la paroi de la montagne; il faut prendre garde de ne pas perdre l'équilibre, et les haltes mêmes, cependant bienvenues, ne sont pas faciles.

Enfin, comme le coche de la fable, nous voici au haut, où, détail prosaïque mais important, surtout au service, un chocolat copieux et abondant nous attend. Ce qui nous attend aussi, ce sont les tentes qui seront notre logis de ce soir, et qui alourdiront encore la « villa », comme on dit, que nous portons sur le dos.

Pendant le repos qui nous est accordé, nous allons examiner ce qui est visible du fort, et ce n'est pas grand'chose d'ailleurs. Nous fraternisons avec les soldats, dont plusieurs sont nos concitoyens, et qui, confinés près de leurs pièces, n'ont pas le même privilège que nous de changer de cantonnements et de voir des horizons nouveaux. Nous quittons ces camarades et repartons vers des sphères plus élevées, vers ce sommet qui nous apparaît fantastique et comme irréel dans un cadre de brouillards.

Mais aujourd'hui nous n'allons pas bien haut et, en moins d'une heure, nous atteignons le pâturage, à 1500 mètre environ, où nous passerons le reste de la journée et où nous préparerons le bivouac.

Ah! la préparation de ce bivouac, qu'elle fut longue, et minutieuse, et exaspérante! Alignements sans fin et jamais suffisants — comment y parvenir sur un terrain inégal? — « garde à vous! » jamais assez brefs, « portez, armes! » manquant toujours d'ensemble et de précision; et plus on recommence les mouvements et moins bien on les exécute. Il semble parfois que les supérieurs s'ingénient d'imposer aux hommes un maximum de petites vexations de ce genre, aux moments mêmes où ils sont déjà fatigués et énervés par un effort difficile. Mais il faut reconnaître aussi qu'il y a dans une compagnie trop de soldats qui n'ont pas assez de volonté ou de bonne volonté pour prolonger un instant leur effort afin d'avoir plus vite le repos mérité; mauvais calcul, dont pâtissent en premier lieu leurs camarades. Enfin, après bien des tâtonnements, on voit se dresser par quatre files, dans un alignement superbe, une cinquantaine de tentes prêtes à recevoir leurs hôtes pour la nuit. Sous les tentes, le sol a été égalisé que bien que mal et recouvert de branches de sapin, moelleux tapis : autour, on a creusé des rigoles pour l'écoulement de l'eau en cas de pluie. Puis les corvées s'organisent pour l'eau, le bois, pour aménager les foyers où la soupe cuira bientôt; un groupe est désigné pour la garde; une activité fiévreuse règne dans le camp en mignature.

A l'heure exquise où le ciel se teinte de rose, où les montagnes s'illuminent aux derniers rayons du soleil, la compagnie se rassemble pour l'appel principal sur une crête dominant l'emplacement du bivouac.

Moment inoubliable! Au delà de la plaine verte qui commence à se voiler d'ombre, resplendit l'azur limpide de notre beau lac, avec son riche collier de petites villes blanches, avec son cadre somptueux de montagnes et de forêts. Nous éprouvons une émotion charmante à contempler ce paysage familier, dont l'absence est si cruelle à tout Genevois dans l'exil. Sur ce chemin de rêve, nos pensées volent tout naturellement vers notre ville aimée, vers nos foyers, vers les êtres que nous chérissons.

Après la soupe et le riz, qui sont les très bienvenus en l'absence de tout autre ressource que ce que chacun peut avoir dans son sac, nous nous éparpillons sur le pâturage, dans la forêt voisine. La nuit est venue, maintenant; le ciel sombre, où se profilent les silhouettes des sommets, est émaillé de fleurettes d'or; l'ombre sur la plaine s'éclaire aussi, comme de milliers d'étoiles, des lumières des villes, des villages, des maisons. Là-bas, bien loin, sur le bord du lac, au flanc des coteaux invisibles, plus haut encore, c'est un scintillement amical dans la nuit. Et nous, soldats isolés dans la montagne, soldats ignorés de ceux qui vivent sous ces lumières, pour répondre à leur message fraternel, nous allumons de grands feux autour desquels nous nous groupons pour chanter, pour causer et rire. Joyeuse et belle veillée dans le cadre simple et grand de la nature, dans la sérénité d'une nuit d'été! D'aucuns s'éloignent pour rêver, solitaires, ou pour contempler le spectacle unique et se pénétrer de son charme : le ciel infini et splendide, l'horizon lumineux, le silence grave et religieux de l'Alpe, et là, tout près, ce bivouac dans un pâturage, ces soldats animés et gais, dans leur sécurité, ces soldats qui chantent autour de grands brasiers, tout contribue à graver profondément cette soirée dans notre souvenir.

Quatre par quatre, l'heure venue, nous nous introduisons non sans peine dans les tentes et nous y installons de notre mieux. Le sol n'est pas une couche d'une extrême mollesse, les branches de sapin nous meurtrissent plutôt et nous sommes serrés au point de ne pouvoir remuer qu'avec difficulté. Malheur à ceux qui sont dotés d'un compagnon agité ou somnambule : des batailles cruelles en résulteront. La fatigue aidant nous passons d'ailleurs une assez bonne nuit.